

Marceline entoure la jeune fille de ses bras. Alors celle-ci ne retient plus ses larmes.

—Mère, puisque cela n'est pas vrai, pourquoi lui avoir dit que je ne l'aimais pas ?... Puisqu'il m'aime et qu'il veut de moi pour sa femme, pourquoi n'avoir pas consenti ?

—Tu veux donc me quitter ? Tu veux donc m'oublier ?

—Ne peut-on aimer sa mère et son mari ?... Oh ! quel mal tu m'as fait ! La vie est finie pour moi !...

Marceline veut la consoler, mais sa fille la repousse.

—Non, dit-elle, laisse-moi, j'aime mieux pleurer.

IV

Le lendemain, Pierre Beaufort reçoit la visite de Robert.

Le jeune homme est encore tout ému de la scène de la veille.

Il raconte à Beaufort ce qui s'est passé ; le refus de Marceline, les paroles de Modeste.

Et il termine en disant :

—Vous êtes l'ami de Modeste... Cette enfant vous doit la vie...

Ne pouvez-vous faire naître une occasion de l'interroger de savoir ce qu'elle pense, de lui demander si elle m'aime ? Malgré tout, malgré ce qu'elle a dit, malgré sa mère, je crois qu'elle m'aime.

—J'essayerai, dit Beaufort, je vous le promets, mais madame Langon me paraît être une femme singulière, sauvage. J'arriverai difficilement jusqu'à elle. Dans la crainte que je n'échoue et que je ne puisse avoir avec elle et avec Modeste l'explication que vous souhaitez, que n'interrogez-vous Gérard, de votre côté ?

—Oh ! j'y ai pensé, et je le ferai, certes.

—A la bonne heure, de cette manière-là, nous saurons la vérité, coûte que coûte...

Et c'est pourquoi, quelques jours après, Gérard prenait Modeste par le bras, l'embrassait sur l'oreille en riant et lui disait :

—Petite sœur, j'ai quelque chose à te demander.

—Quoi donc ?

—Je sais pourquoi tu es triste...

—Je ne suis pas triste, tu te trompes.

—J'ai vu Robert. Il m'a tout raconté.

—Ah ! fit elle, serrant les mains de Gérard de toutes ses forces, pendant que des larmes lui venaient aux yeux. Que t'a-t-il dit ?

—Qu'il t'aime à en mourir... et que tu l'as désespéré... Dis-moi, c'est bien vrai, que tu ne l'aimes pas ?

—Je l'aime, fait-elle simplement.

Gérard tressaille, tant la voix de sa sœur est devenue profonde et grave.

—Pourquoi lui avoir dit... ou lui laisser croire le contraire ?...

—J'ai cru comprendre que telle était la volonté de ma mère.

—Ma mère ne peut vouloir ton désespoir...

Marceline entra au même moment, Modeste refoula ses larmes.

—Mère, dit Gérard, ma sœur aime le fils de M. Valognes... J'affirme que Robert, qui l'aime ardemment, est en tout digne d'elle. Pourquoi donc les refuses-tu l'un à l'autre ?

—Peut-être existe-t-il des raisons, mon enfant.

—Ces raisons, pourquoi ne pas nous les dire ?

—Ne m'interroge pas, Gérard...

—Si, mère, je veux que tu répondes.

—Tu veux, mon fils ? Y aurait-il ici une autre volonté que la mienne ?

Et en manifestant ton désir ainsi que tu le fais, n'es-tu pas bien près de me manquer de respect ?

—Oh ! mère, mère, je te respecte et je t'aime, dit-il en l'embrassant, mais regarde Modeste... Elle retient ses larmes... Elle est malheureuse.

—Je n'y puis rien, dit-elle accablée.

—Tu refuses toujours ?

Elle inclina la tête par deux fois.

Les deux enfants sortirent. Gérard murmurait :

—C'est étrange... Que se passe-t-il donc dans son esprit ? Elle est toute changée. Je ne la reconnais plus.

Cependant Beaufort se souvenait de la promesse faite à Robert Valognes. Il voulait interroger Modeste et Marceline. Il partit un matin, bien qu'il se sentit ce jour-là mal portant. Il traversa le jardin et, au moment où il allait sortir, il eut un éblouissement. Ses yeux se voilèrent et il s'affaissa doucement sur un fauteuil en bambou.

—Allons, murmura-t-il, c'est la fin qui commence !...

Il resta sans connaissance pendant quelques minutes. Quand il voulut se remettre en marche, il était si brisé, si fatigué qu'à peine ses jambes pouvaient-elles le porter.

Il rentra, appuyé sur l'épaule d'un jardinier qui travaillait non loin de là et qui était accouru en le voyant tomber.

Il se mit au lit.

—Faites venir le docteur Gérard, dit-il.

Une heure après le jeune homme était près de son lit.

Et Beaufort répétait :

—C'est la fin, voyez-vous, c'est la fin. Je sens une fatigue énorme de tout... Je ne vois plus... Je n'ai plus de sang dans les veines... Je suis comme une machine dont tous les ressorts seraient brisés.

Gérard le contemplait avec compassion.

Il disait vrai, le jeune homme. Il était perdu, si quelque miracle le sauvait. Sa figure était d'une pâleur extraordinaire, ses yeux étaient sans

regard, sa respiration difficile, pressée, courte ; le pouls indiquait une extrême faiblesse.

Que pouvait faire Gérard ? Rien. Se battre contre le néant.

Il ne pouvait que retarder une catastrophe devenue inévitable, et la retarder de bien peu de jours.

Il prescrivit une ordonnance.

Beaufort la reçut en souriant.

—Pour la forme, n'est-ce pas ? dit-il, pour la forme !...

Gérard sortit navré. Médecin comme il l'avait dit à sa mère certain jour, il ne pouvait que soigner et soulager les maladies du corps ; et Beaufort mourait d'une maladie de l'âme.

—Il est perdu ! dit-il à Marceline en rentrant.

—Perdu ! perdu ! fait-elle en joignant les mains... et tu ne peux rien, mon Dieu, rien pour le sauver ?...

—Il faudrait un miracle, et ce n'est pas un remède à l'usage des médecins, hélas !

—Un miracle ! un miracle ! répétait-elle.

—Oui, cet homme a une souffrance mystérieuse. Il en meurt. Celui-là qui ferait cesser cette souffrance, ou seulement la soulagerait, le sauverait aussi sûrement que le chirurgien sauve le blessé qu'il opère.

—Perdu ! disait-elle, avec une sorte de folie, perdu !...

—Tu sembles t'intéresser beaucoup à lui, mère ?...

—Oui, puisqu'il était devenu ton ami...

—Mère, dit-il avec une certaine amertume, jadis, je t'avais expliqué que des affections comme les nôtres, s'adressant à Pierre Beaufort, eussent adouci et prolongé sa vie. C'eût été une bonne action. Et c'eût été payer ta dette...

—Eh bien, dit-elle, hésitant, tremblant de tous ses membres, qu'il vienne nous voir... Modeste l'aimera sans doute... Il trouvera ici une famille...

—Oh ! maintenant, il est trop tard !

—Trop tard ! Ainsi, c'est fini... perdu ?... il est perdu ?

—On dirait vraiment que tu accueilles cette nouvelle comme celle d'un grand malheur...

Elle allait se trahir...

Mais dans quelles angoisses elle était !...

Toute la nuit elle songe à Beaufort. Que faire ?... Il lui sembla qu'elle touchait à une heure de sa vie décisive et qu'elle ne pouvait fuir.

—Il pense à moi, j'en suis sûre, se disait-elle... c'est de moi qu'il meurt !... Comment faire ?... Lui apprendre la vérité ! Non, non, non !

Elle attendit le lendemain dans une anxiété mortelle.

Gérard revit Beaufort.

Rien n'était changé dans son état. Même faiblesse, même prostration. Plus qu'un souffle.

Quand il rentra, sa mère l'attendait.

—Eh bien ? demanda-t-elle... Comment l'as-tu trouvé ?...

—De plus en plus mal... c'est fini, te dis-je.

Elle rentre chez elle. Elle tombe dans une rêverie profonde.

Tout à coup, elle sort. Elle va trouver son fils.

—Au moins, dit-elle, M. Beaufort a sa connaissance entière ? Il lit ! Il se souvient ? Il parle ?

—Certes. Je te l'ai dit. Il n'est pas malade. Il ne meurt pas. Il s'éteint. Pourquoi ces questions ? Que veux-tu faire ?

—Rien, dit-elle, étonnée. Que pourrais-je faire ?

Elle le quitte. Elle rentre chez elle.

Elle est dans un état de surexcitation extraordinaire.

—Qui sait ? dit-elle, qui sait ?... S'il pense toujours à Marceline... s'il ne la hait point... n'est-il pas possible de jeter une espérance dans cette vie qui s'en va ?... Et s'il l'accepte, cette espérance, s'il revit, animé d'une vie nouvelle, ne sera-ce pas pour moi la promesse de l'oubli, du pardon ? Qui sait ?

Elle rêve toujours. Le jour, la nuit se passent encore ainsi. Telle est sa terrible incertitude, que ses joues se creusent, tant sa fatigue morale est énorme.

Le matin, elle va ouvrir un secrétaire dont elle garde constamment la clef sur elle. Dans des paniers jauniss, sous de vieilles lettres froissées, elle retrouve une enveloppe.

Elle la déchire.

Dans cette enveloppe sont des fleurs séchées mais qui, gardées précieusement, ont encore leur forme, sont encore reconnaissables.

Jadis, quand elle s'est enfuie de Benavant, elle n'a rien emporté de sa chambre de jeune fille et de jeune femme, rien, si ce n'est les edelweiss cueillis par son mari dans l'abîme de Grindelwald...

Elle les a gardées, ces fleurs, toujours... Partout elles l'ont suivie, dans toutes les phases de sa vie de tourments et de misères, à Saint-Ouen, à Saint-Denis, à Paris, à Creil.

Jamais elle n'a voulu s'en séparer.

C'est le seul souvenir gardé ; c'est le seul lien qui rattache sa vie présente à sa vie passée.

Si elle les jetait, si elle les perdait, il lui semble qu'il y aurait un grand vide dans son cœur.

Elle les considère longuement, ces edelweiss...

Elle les embrasse... essayant d'y retrouver, d'une lèvre avide, ses baisers de jeune fille...

JULES MARY

A suivre